

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 24

Artikel: Mon colonel !
Autor: Chappaz, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les abonnements partant du 1^{er} juillet
seront pris en remboursement à fin juin.

TRISTE BILAN

LE compte est bientôt fait : huit mois et demi d'hiver ou c'est tout comme et trois mois et demi d'été, si l'on peut ainsi dire. C'est triste, triste ! Et cela nous rappelle ce que disait l'autre jour quelqu'un, d'une station touristique réputée : « huit mois d'hiver et quatre mois de froid. » Ça fait les douze.

Dans douze jours, nous entrons officiellement dans la saison d'été et « les jours commenceront à diminuer » ainsi qu'on le dit communément. C'est-à-dire que nous mettrons le cap sur l'hiver. « Et l'automne ! » dites-vous. Oh ! l'automne, l'automne, il est à craindre qu'il ne soit le triste pendant du triste printemps, printemps-fantôme, qui va nous faire ses adieux.

Cette prolongation extraordinaire du mauvais temps a déjà compromis les projets de beaucoup de gens, qui attendaient avec une impatience bien naturelle, le moment de prendre la clef des champs. Car, à présent, tout le monde ou presque toute le monde s'accorde des vacances. Jadis, on n'en parlait pas ; il n'y avait que les écoliers et, naturellement leurs maîtres et professeurs qui prenaient des vacances. Ah ! il y avait aussi les fonctionnaires et employés des administrations publiques. Les autres personnes ne lâchaient pas le collier du 1^{er} janvier au 31 décembre ; leurs seules vacances, c'étaient les dimanches et jours de fêtes religieuses. S'en portaient-ils plus mal ? Il ne le semble pas.

Ah ! certes, ce n'est pas que nous désapprouvions la mode — car c'est une mode plus qu'autre chose — des vacances. Ça repose, ça délasse, ça « change les idées ». Et cela est plus ou moins nécessaire de temps en temps. On reprend le travail avec plus de courage et plus de force, aussi. Mais à qui a l'habitude de travailler, il ne faut pas de trop longues vacances ; il ne faut pas qu'il en arrive au point d'en être las, d'en avoir assez. S'il est mieux de sortir de table ayant encore faim plutôt que complètement repu, il est de même préférable de quitter un lieu de villégiature avec quelque regret, quelque vague désir d'y prolonger son séjour. Ce désir, irréalisé, ne dure pas longtemps et l'on se trouve bien, croyez-le, de lui avoir, par un départ anticipé, donné occasion de se manifester.

Evidemment, cette année, le temps sera court que l'on pourra passer à la campagne, à la montagne, au bord de la mer. Il importera d'en bien employer tous les instants et de les mettre à profit. Ce n'est pas bien difficile. La nature est si belle, si intéressante à tous égards. Pas moyen de s'ennuyer avec elle. Mais il faut la bien aimer et la bien comprendre. Il est des gens qui n'y ont jamais réussi. Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux que n'émue pas la contemplation d'un beau spectacle de la nature. Et ces spectacles sont journaliers. Espérons donc que le temps, si longtemps malade, va se rétablir enfin complètement et que le soleil, qui doit en avoir assez de bouder, viendra réjouir, réchauffer, reconforter tous les « villégiatureurs », et les autres personnes aussi. Tout le monde l'espère, tout le monde l'attend.

J. M.



ONNA NIÈZE

LAi a tât parâi, deim noutron payi, dâi dzein que sant adî iô foudràî pas que fussant et que sè mèclliant dâi moui d'affère que cein lâo dèvetràî rein fère. Dâi iâdzo l'è lè protieureu que vignant quand on lè crie pas, dâi z'autro coup l'è dâi note qu'on sè passerâi bin de reçâidre et que faut payi. Ao bin, quemet à Tsevrou stâo teimps passâ, l'è lè gendarme. Stausse vignant te pas soveint quand on porràî sè passâ de leu ? Quand vo z'ouïo ! Quemet desâi ion de cliâque : « On sè fotâve tot ballameint onna bourlâie ! Qu'è-te que lè gendarme l'avant à fère perquie ? »

Oi, quand l'è qu'on sè fot 'no dèpliemâie avoué dâi z'amî, l'è pardieu mau fé qu'on vigne vo dèpondre.

N'è pas quemet Mullion et Gouguenon que l'étant ein nièze l'autr'hi. Porri pas vo dere porquie ? Vo sède : lè nièze lè meillâo, l'è quand on sa pas porquie on t'secagne. Dinse, on s'ein baille ein vâo-to, ein vaicé, à clii qu'ein pâo lo mé. L'è cein que fasant Gouguenon et Mullion. Quinte fraîcheie, bon Dieu dâo cié ! Et principalement cliâo doî, que l'étant crâno quemet dâi tsâno et que lè coup de poueing lâo fasant pas mé que ma choqua. On oiessâi : « cliâ ! cliâ ! » L'étâi Mullion que rolhive quemet su on tambou de moulin à vannâ. Et pu : « crâ ! crâ ! » L'étâi Gouguenon que fiessâi su Mullion quemet onna rebatta que tseidrâi à la grandze du su lè liâo. Sè pas quemet lâi pouâvant teni ! L'étâi dâi tsâno, vo dîo.

L'è tât parâi vegnâi on moment que faillâi sè tsouyi po cein qu'on étâi mafi. Vo sède ! On a bi ître Gouguenon, on a bi s'appelâ Mullion ! Quand on ein baille avoué lè doû poueing et qu'on reçâi ein mimo teimps su la tita et âo mor avoué doû z'autro poueing quemet dâi batterân, faut pas ître dâi botasson. Eh bin ! Mullion et Gouguenon étant dâi coo dinse. S'ein baillivant qu'on arâi de Winkelriède quand l'apprennâi à vivre âi z'Autruchien. Quand l'affère l'è vegnâi trâo dru, trâo pèsant, Gouguenon fâ dinse :

— Dis vâi, Mullion, s'on s'arretâve on boque-ne po soclliâ onna menuta ! *Marc à Louis.*

Ce n'est pas pour vous !... — Binks, voyageur de commerce, souffre beaucoup d'insomnie. Il descend un soir dans un petit hôtel de province et, après des efforts inouïs, parvient enfin à s'endormir.

Voilà que l'on frappe violemment à sa porte. Nerveux, Binks se dresse dans son lit, et s'écrie :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Un colis pour vous au rez-de-chaussée, M'sieu.

— Eh bien ! laissez-là. Il attendra bien jusqu'à demain, sans doute...

Le garçon s'éloigne et, bien longtemps après, Binks a retrouvé le sommeil. Soudain, on tambourine de nouveau sur la porte.

— Mais enfin, qu'y a-t-il encore ? rugit Binks exaspéré.

Et le garçon de répondre :

— Ce colis n'est pas pour vous, M'sieu !...

MON COLONEL !

LEN à un, les globes de la grande salle s'enflaient d'une lumière blanche. Les tables, savamment disposées en un fer à cheval, offraient leurs nappes étincelantes. Le petit hôtel de montagne s'était mis en frais. Dans quelques heures, une société militaire de la capitale allait venir banqueter joyeusement. Aussi, mettait-on, comme le disait la vieille servante, les petits plats dans les grands. Chacun s'affairait, bien qu'il eût un service bien défini. L'agitation ne cessa que lorsque les fleurs, plongées dans leurs vases de verre, se furent penchées sur l'armée, systématiquement disposée, des cuillers et des fourchettes.

Elle avait vraiment bel air, la salle, aujourd'hui ! Des guirlandes couraient sous les poutres régulières, contre les parois brunes, où les nœuds noirs faisaient tache. Le plafond était bas, mais les fenêtres larges, aux carreaux multiples, qui montraient, dans un cadre estompé, une chaîne de montagnes bleues, aux pointes gigantesques.

* * *

En quelques secondes, tout changea. Des pas lourds résonnèrent dans l'escalier de bois, en faisant sonner des éperons. Devant la maison, on riait grassement, les voix s'élevaient, faisant écho sur le mont voisin. Dans la salle rutilante de services argentés, des soldats prenaient place. Gradés ou non, il n'y avait plus de distinction. Les conversations étaient sympathiques. Elles s'animaient quand un groupe apparut, sur le seuil de la porte, qui attira tous les regards.

Il y avait là, avec le sergent Murey, qui venait de le recevoir, le colonel Davin. C'était un officier encore jeune, un homme, comme on dit dans le pays, dans la force de l'âge. Les cheveux s'argentèrent, mais cela faisait un très joli contraste avec ceux, nombreux, qui étaient restés noirs. Il était de grande taille et ses bottes de cuir servaient des jambes vigoureuses et droites.

L'officier entra et tendit une main qui étouffait des saluts disciplinés. Car il était de ceux qui « travaillent quand on travaille et s'amuse quand c'est l'heure de le faire ». On l'aimait parce que c'était un chef juste et affable et l'on se disait, non sans satisfaction — puisqu'il était du pays ! — qu'un très haut grade l'attendait.

On le plaça au milieu de la table principale. Le président et un ancien officier l'entouraient. Les fourchettes commencèrent leur chanson improvisée. Le vin coulait dans les verres et la gaieté courut dans la salle.

* * *

Si vous aviez examiné attentivement la table du centre, vous auriez remarqué que le colonel Davin était fort observé. Près de l'angle de droite, un homme de soixante ans, aux cheveux grisonnants, en broussaille, le regardait par dessus des lunettes aux cercles de métal. Les jeunes qui l'entouraient s'étonnaient parfois de son mutisme. Puis, ils mangeaient avec de grands éclats de rire, car on était trop gai pour réfléchir longuement.

Les sommelières allaient et venaient avec de grands plateaux sur lesquels s'étagaient des bombes pacifiques de glace rouge et blanche. Un nuage de fumée s'éleva et les dames qui étaient là semblaient émoussillées. Elles riaient aux éclats, pour tout et pour rien.

Alors, une fourchette, frappant nerveusement une assiette, imposa le silence. La parole était au colonel Dayin, pour le toast à la patrie. Il s'en acquitta sans grandes phrases, mais avec beaucoup de bon sens. Il dit ce que le pays attendait de ses soldats; il parla de l'armée démocratique et but aux bons rapports des officiers et des soldats. On l'applaudit à tout rompre.

L'homme taciturne, lui aussi, applaudit. Son voisin de table lui fit la remarque :

— Hein ? des officiers comme ça !

Il approuva de la tête. Le colonel Davin se leva. Il longea le fer à cheval des nappes blanches. Quand il passa à l'angle de la table, l'homme se leva :

— Pardon, mon colonel !...

L'officier s'arrêta :

L'homme parut, un instant, effrayé de son audace, puis il continua :

— Excusez-moi... J'attendais que vous m'adressiez la parole, mais j'ai vu que vous aviez perdu mon souvenir.

L'officier parut chercher. Puis, fixant son interlocuteur, il s'écria :

— Mais, attendez !... C'est sûr... Sauvier ? n'est-ce pas ?

— Oui, mon colonel, Sauvier.

Le colonel Davin lui saisit la main.

— Cher monsieur Sauvier, quel plaisir... Pourquoi, ne m'avez-vous pas appelé plutôt ?...

— Je n'osais pas, mon colonel !

— Ah ! de grâce, ne m'appellez plus « mon colonel ». Je ne suis pas votre colonel ; je ne suis que l'enfant qui jouait, dans votre cour, avec vos fils, avec Andrée...

Le colonel s'interrompit. Sauvier regarda le plancher. Puis il dit doucement :

— Ça a été terrible. L'ainé d'abord, puis elle, quelques semaines plus tard. Tous les deux de la même sale chose : la grippe ! Ils étaient si braves tous deux...

L'officier prit la main du père.

— Je pense à tous les deux, avec le même souvenir ému. Mais Andrée...

— Je sais, répondit Savier. Elle me parlait souvent de vous. Elle vous aimait bien. Et j'attendais votre demande, quand...

— Oui, précisa Davin. Quand elle a disparu. Voyez, je lui ai été fidèle. Je ne me suis pas marié... Et il y a dix ans !...

Autour d'eux, on riait, on commençait à chanter. La salle devenait toujours plus bleue de fumée. Les deux hommes s'étaient assis, dans un coin et l'on se demandait, dans la salle, le pourquoi de cette subite familiarité. Eux, absents, évoquaient la maison emplie des cris joyeux de la jeune brunette, aux grands cils sombres ; le verger où elle courait. Or, si l'on s'était approché d'eux, on aurait pu entendre le colonel Davin murmurer à Sauvier, très ému :

— Ce ne serait pas « mon colonel » que vous diriez, maintenant, mais « mon fils ».

Henri Chappaz.

DEVANT LA BANQUE CANTONALE, SAMEDI DERNIER

UN jeune homme bien mis, pochette de soie à la hauteur du cœur, salue avec un sourire mi-amical, mi-ironique un couple de B...ens venu en ville pour y faire des emplettes.

— Bonjour, Mossieu, répondent simultanément lui et elle.

— Auriez-vous peut-être besoin d'argent ? leur demande le Mossieu en mettant la main à la poche.

— Oh ça, on en prend toujou, lui répond, amorcé, le citoyen de B... qui suit des yeux la main fouillant la poche, tandis que sa femme, forte en hanches et de figure énergique, dévisage, aussi méfiante qu'intriguée, l'éphèbe aux guêtres blanches et aux gants jaunes qui si inopinément, veut jouer au Mécène.

— Eh bien, prenez la peine de vous adresser à la Banque ici tout près, leur dit d'un ton supérieur le beau garçon.

Là-dessus, les deux hommes se mirent à rire, mais, madame, que le toupet de l'adolescent avait

évidemment indisposée, toisa l'intru d'un regard de défit en lui jetant à la face :

— Allez vous faire empailler, espèce de paon que vous êtes !

Les spectateurs que cet intermezzo avait rassemblés partirent, à leur tour, d'un gros éclat de rire, cependant que le petit Mossieu tout confus s'esquiva lestement.

J. D.

LE PÉLERINAGE DE MÉZIÈRES

Le succès des représentations d'*Aliénor*, au Théâtre du Jorat, ne tarit pas. Bien au contraire, il s'affirme et grandit constamment. Et cela s'explique. L'affluence est telle que le Comité a dû décider des représentations supplémentaires et c'est la chasse aux billets. Tout le monde veut faire le pèlerinage de Mézières ; tout le monde veut voir et applaudir ce spectacle incomparable.

Mais le moment approche, inexorable, où il faudra tirer le rideau, car les travaux de la campagne, déjà retardés par la persistance du mauvais temps, vont mobiliser une bonne partie des acteurs et des chanteurs. Et ce sera la clôture irrévocable. Donc, qu'on se hâte !

LA TABATIÈRE

Dans une vieille, vieille école
Au fond d'un boage normand
Le maître à sa classe, un peu folle
Explique un jour de mai comment
Notre planète est ronde, et roule
Dans l'espace autour du soleil
Comme une gigantesque boule.
Mais hélas ! le rayon vermeil
Qui se glisse par la fenêtre,
L'oiseau qui chante aux rameaux verts,
Font si bien que rien ne pénètre
Dans les cervelles à l'envers.
Alors, résumant la matière,
Le digne homme conclut : « Voilà !
Regardez tous ma tabatière
La terre a cette forme-là »
Car il faut bien qu'on vous le dise
En confidence, pas bien haut.
Le vieux maître d'école prise
Eh ! qui donc n'a son défaut ?
Or, il se sert à l'ordinaire
D'une boule en bois de santal
Et cette ronde tabatière
S'orne d'un cercle de métal.
Tout au contraire, le dimanche
Il puise dans un coffret d'argent
Coffret carré que sur sa manche
Il fait luire tout en songeant...
Mais voici le beau de l'histoire :
Survient l'inspecteur qui soudain,
Commencant l'interrogatoire
Demande au jeune Valentin :
« Quelle est la forme de la terre ? »
Alors le petit de son banc
Se lève et sûr de son affaire
« Monsieur, dit-il, cela dépend.
En semaine on nous l'a montrée
(Et pas plus tard que ce matin)
La terre est ronde, c'est certain,
Mais le dimanche elle est carrée... »

MEA CULPA

VOUER ses torts est un excellent exercice pour le moral. Je vous le recommande. Dernièrement, j'ai lancé une pointe contre les autos ou plutôt les conducteurs d'autos, car la machine est d'une complaisance indéniable. Commandez-lui de faire telle ou telle chose, elle n'hésitera pas. A une condition toutefois, c'est de la soigner et de n'avoir à redouter aucune force majeure la précipitant dans le vide ou lui faisant écraser une poule ou un homme. Elle n'est pas responsable des dégâts. D'autres les paient.

Sur la route, moi, vulgaire piéton, j'avais été prié par le mécanicien d'un tortillard d'y monter. Le geste était joli et j'ai tenu à le dire. Seulement, quelque diable me poussant, je fis une phrase méchante pour les autos, passant en bolide, projetant des flots de poussière, sans avoir jamais le cœur de s'arrêter pour faire un signe amical au trimardeur. Or, voici : je fais mon *mea culpa*.

Quelques jours après, me trouvant sur les routes du Jorat, après vingt à trente kilomètres de marche, agréable certes, je contemplai l'auberge

du Chalet-à-Gobet, si chère aux Lausannois, et je me demandais s'il fallait y entrer pour prendre quelques minutes de repos en attendant le tram. Mais, ayant consulté l'horaire, je vis qu'il me faudrait l'attendre une bonne heure. Mes jambes me conseillaient la résistance, et commençant à pointer vers Lausanne lorsque, tout à coup, une élégante bagnole surgit et stoppe.

— Allez-vous à Lausanne, me demande le conducteur, un monsieur vraiment très chic... Il faut croire que sa brusque invite de prendre place dans un de ces véhicules contre lesquels j'avais vitupéré me paralysa un instant la langue, car j'ajouta :

— C'est comme vous voudrez, mais il y a de la place. Heureusement, le sens de la politesse se réveilla incontinent chez moi et je répondis :

— Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, je monte. Tant pis pour mes jambes. A l'Our, je fis signe au... chauffeur et nous nous quittâmes courtoisement, lui content de m'avoir infligé une leçon et moi un peu capot tout de même.

Et d'une.

Dans le courant de la même semaine, passant place St-François, le conducteur d'un taxi, sans s'arrêter, prend le temps de m'interpeller :

— Monsieur, vous avez laissé tomber un journal.

— Oh, grand merci...

L'excellent homme était déjà à l'avenue Benjamin Constant, mais j'avais tout de même ramassé la chose précieuse, — c'est bien le moins n'est-ce pas, que je pouvais faire.

Encore une preuve, importante, de la sollicitude des autos à mon égard. Plus d'une fois, grâce, soit à leur clacson, soit à une épithète énergique, ils m'ont donné le temps de faire un saut de côté pour me sauver la vie, si tant est que celle-ci mérite d'être prolongée.

Je me suis laissé dire que le Touring-Club recommandait à ses membres d'observer vis-à-vis du piéton une attitude sympathique. Après ce que j'ai noté ci-dessus, je ne fais nulle difficulté pour reconnaître ma calomnie et la retirer : Il n'y a pas d'« écraseurs de la route », il n'y a tout au plus que des routes à refaire. J. Nel.

CIRER GRATIS

Un pauvre petit cirer de bottes, qui n'a pas encore déjeuné, car il n'a rien gagné depuis le matin, s'approche d'un gros monsieur tout crotté

— Cirer, monsieur ?... Trois sous.

— Jamais de la vie !

— Deux sous, monsieur !

— Non !

— Un sou, monsieur, pour acheter du pain.

— Laisse-moi tranquille !

— Alors pour rien ?

— Soit ! pour te faire plaisir.

Le gamin brosse, cire, frotte le pied droit du monsieur et le soulier brille comme un miroir.

— Le pied gauche, maintenant.

— Non, monsieur !

— Comment ! Mais je ne puis me promener avec un soulier ciré et l'autre plein de boue.

— Je le cirerai si vous me payez.

— Un sou ?

— Non.

— Deux sous ?

— Ce n'est pas assez.

— Quatre sous ?

— Six sous, monsieur, et payés d'avance, c'est à prendre ou à laisser.

Le monsieur fut obligé de donner ses six sous et notre malin cirer de bottes fit, ce jour-là, un excellent déjeuner.

Mot d'enfant. — Lolotte s'amuse avec sa poupée en caoutchouc.

— Il faudrait que tu l'habilles, ta poupée, ma petite fille. Elle est toute nue : ce n'est pas convenable.

Lolotte, indignée :

— Al'est pas toute nue. Al'a un chapeau !...

La faute du coiffeur. — C'est ton petit frère ? Mais c'est curieux que tu sois si blonde et lui si brun.

— Oui, mais il est né après que maman a commencé à se teindre...